

# Dwayne Davies

*Arrêtes-moi si tu peux...*

*Briançon, le 13 mars 1938*

*Que l'être humain est une créature crédule ! Qu'il est manipulable quand on sait s'y prendre ! Comme il est possible de profiter de son prochain lorsqu'on sait l'aborder sous le bon angle ! J'ai passé ma vie à profiter des failles du système et de la confiance des gens.*

*Je suis né le 17 juillet 1910 au pied de la Butte Montmartre. Mon nom de baptême est Léon Camet mais il y a bien longtemps qu'on ne m'a plus appelé ainsi. Mes parents étaient tous deux commerçants. J'avais également une grande sœur, Ingrid, de dix ans mon aînée. Malgré notre différence d'âge, nous étions très liés mais malheureusement, je la perdis dans ces circonstances tragiques alors que je n'étais encore qu'un enfant.*

*En 1918, la Grande Guerre faisait rage depuis quatre ans. Pour moi, cela ne signifiait pas grand-chose, j'étais trop jeune pour comprendre. Ma sœur, en revanche, voyait ses amis partir un à un au front et ne jamais revenir. Elle se morfondait de ne rien pouvoir faire pour soulager les maux de nos jeunes combattants. Un jour, je l'entendis avoir une violente dispute avec mes parents. Elle prit alors son baluchon et quitta le foyer familial ce soir-là. C'était la dernière fois où je l'ai vue vivante. Quelques mois plus tard, un militaire vint nous annoncer qu'on avait retrouvé le corps de ma sœur, gisant dans un fossé, non loin du front, près de Belleville-sur-Meuse. En grandissant, je compris un peu quel avait été le parcours d'Ingrid pour en arriver là, en épiant les conversations de mes parents et en lisant leur courrier.*

*Ma sœur avait décidé de partir près du front pour que les soldats puissent connaître un instant de bonheur dans ses bras avant de repartir au combat. Evidemment, ce projet avait provoqué une violente réaction chez mes parents mais ils n'avaient pas pu retenir leur fille. Elle avait ainsi apporté un peu de chaleur à des hommes qu'elle connaissait à peine. J'appris que bon nombre de jeunes françaises erraient ainsi dans les bars près des combats pour soutenir le moral des troupes. En 1919, une lettre reçue par mes parents m'éclaira un peu plus sur les circonstances de la mort d'Ingrid : un militaire anglais leur écrivait pour s'excuser d'un geste regrettable de l'un de ses subordonnés qui avait causé le décès de ma sœur. L'auteur de la lettre ne révélait pas son identité mais s'engagea à verser chaque année une coquette somme à mes parents, au titre de dommages et intérêts. Ceux-ci, ayant répudié leur fille dès son départ, virent là une aubaine financière inattendue. Bien qu'ayant coupé les ponts d'avec mes parents bien avant cette date, j'appris qu'ils perçurent effectivement leur rétribution annuelle jusqu'en 1930 où les versements s'arrêtèrent.*

*Pour en revenir à mon histoire, dès mon plus jeune âge, je fis preuve d'une intelligence peu commune. Je peux sembler prétentieux mais il faut reconnaître les choses telles qu'elles sont. Non que je fus particulièrement brillant à l'école car les cours m'ennuyaient par leur simplicité. De plus, mes parents n'envisageaient pour moi qu'un seul destin : celui de reprendre le commerce familial. Devenu adolescent, je me rendais bien vite compte que cette vie étriquée ne saurait me convenir. Mes ambitions étaient bien plus élevées : je voulais côtoyer les plus riches, boire du champagne dans les soirées mondaines, vivre dans le luxe et l'opulence.*

*Pour cela, mon intelligence devrait se révéler un atout majeur. Elle fut renforcée par mon mépris total des lois. Je m'aperçus en effet très vite que les institutions bancaires recelaient de nombreuses failles dont je me fis un plaisir de profiter. Mon idée était simple : obtenir un prêt auprès d'une banque pour acheter quelques bons du Trésor. Puis je fabriquerai des faux à partir de ces documents. Faux que je placerai en gage dans une autre banque afin de contracter un prêt plus important. Pour acheter de nouveaux bons. .et ainsi de suite ! Je décidais de mettre en application cette idée géniale alors que j'avais 18 ans. Heureusement pour moi, je faisais beaucoup plus que mon âge. Cependant, malgré mon beau costume, je manquais de la crédibilité nécessaire auprès du banquier. Je décidais alors de falsifier mon identité. Je me faisais alors passer pour un jeune docteur venant d'ouvrir son cabinet. Mes mensonges passèrent et je pus ainsi mettre mon plan à exécution. Je vécus ainsi pendant deux ans de mes arnaques. Dans le même temps, je sortais souvent le soir, adoptant toujours une identité différente pour le plaisir de goûter mes mensonges. A mon grand plaisir, je n'étais jamais démasqué. J'avais mis en place un système afin de parer à toute mauvaise surprise : je me présentais toujours sous le nom de Davies mais toujours avec un prénom différent. Ainsi, si quelqu'un devait me reconnaître et révéler mon imposture, je m'empressais de parler de mon frère jumeau avec lequel on me confondait souvent. Je n'eus que rarement besoin d'utiliser ce subterfuge. J'avais choisi un patronyme américain et je disais souvent m'être réfugié en Europe suite à la crise financière ayant lieu dans mon pays. J'aimais à raconter des anecdotes sur mon prétendu pays d'origine, attirant ainsi l'attention de mes interlocuteurs.*

*En 1930, les différentes banques commençaient à me connaître et l'étau de la justice se resserrait autour de moi. Il était temps de tirer ma révérence aux établissements financiers. Mon idée était d'écouler tous mes bons de trésor dans une seule et même transaction et de changer de domaine d'activité. Je m'étais en effet aperçu que plus une arnaque était grossière, plus elle avait de chances de succès. « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace » comme le clamait Danton ! J'écumais donc les soirées mondaines parisiennes à la recherche d'une victime. J'avais pris l'identité d'un jeune héritier d'une famille d'industriels américains venu faire des affaires en Europe en adaptant le sujet de ces affaires à mon interlocuteur du moment.*

*C'est ainsi qu'en 1931, je rencontrais Jean Gouvier, un homme d'une cinquantaine d'années venu d'Anvers qui se présenta comme un riche négociant en gros de diamants. Je flairais la bonne piste et me prétendais travaillant également dans la filière diamantifère et cherchant des fournisseurs fiables. Un rendez-vous fut donc pris pour le lendemain à l'hôtel Excelsior où il logeait. L'homme me présenta une dizaine de pièces de sa collection d'une clarté magnifique. Un accord fut conclu pour la vente d'une caisse de dix kilos de diamants contre mes cent mille francs de bons du Trésor. Heureux de la bonne issue de cette manigance, je rentrais à mon hôtel et ouvrais la caisse de diamants, pour m'apercevoir que 95% de la marchandise n'était que de la verrerie ! J'avais été roulé ! Furieux, je me précipitais à l'hôtel de Gouvier pour dénoncer la transaction. Nous tombâmes littéralement nez à nez dans le hall de l'Excelsior. « Vos diamants sont des faux ! » m'écriais-je ! « Vos bons du Trésor le sont tout autant, très cher ! ». Nous éclatâmes alors de rire tous les deux : c'était là la rencontre de deux escrocs de haute tenue. Dès lors, nous avons sympathisé, passant de longues heures à nous narrer nos différents exploits.*

Gouvier était tout particulièrement fier d'une arnaque qu'il avait menée pendant plus de 6 ans envers la même personne, *Helen Smith*, une patineuse britannique nommée. En 1922, il s'était présenté à elle en tant qu'entraîneur de ce sport et s'était fait entretenir par la riche famille de la jeune fille pendant des années. Il l'avait même menée aux Jeux Olympiques de 1924 à Chamonix sans que celle-ci ne se doute de rien. Il avait poursuivi ses mensonges jusqu'à la veille des Jeux de 1928 où, conscient des soupçons qui pourraient peser sur lui après un second échec, il avait décidé de disparaître. Je m'exclamaï de la crédulité de la gamine et de sa famille qui ne s'étaient aperçues de rien pendant toutes ces années. Je me rendais alors compte que le sport était un domaine auquel je n'avais jamais pensé pour monter mes arnaques et qu'il s'agissait d'une piste à explorer.

Au fil de ses récits, Gouvier devint peu à peu mon mentor puis mon amant selon la traditionnelle relation maître-élève de la Grèce Antique. Auparavant, j'avais bien eu quelques aventures avec des femmes mais je les trouvais immanquablement sottes et inintéressantes. Après tout, elles étaient mes victimes privilégiées et leur bêtise faisait ma fortune. Avec Jean, notre bonheur était complet, fait de respect mutuel pour nos intelligences respectives. Nous nous quittions parfois de longs mois pour mener chacun de notre côté nos activités illicites avant de nous retrouver pour nous narrer nos exploits. Il m'apprit beaucoup sur le monde de la joaillerie où il oeuvrait depuis quelques années et je complétais ses connaissances dans le domaine bancaire.

En 1935, j'ai connu mon seul échec à ce jour dans ma carrière d'escroc. Confondu par une de mes victimes, j'ai dû purger une peine de six mois de prison pour faux et usages de faux. Le verdict n'était pas trop lourd mais le fait de m'être fait pincer me blessait dans mon orgueil. Et surtout, cela ouvrait un casier judiciaire à mon nom. Malgré la courte durée de mon séjour en prison, je connus deux compagnons de cellule différents. A mon arrivée, je partageais cet espace exigü avec *Firmin Lefebvre*. Ce truand à la petite semaine finissait de purger une courte peine pour vol. Majordome de son état, il commettait de menus larcins chez ses employeurs. Pitoyable ! Mon compagnon de cellule suivant était un voyou d'un tout autre calibre : *Jacques Pélissier* était déjà en cabane au déclenchement de la guerre 14-18 et faisait partie des caïds du lieu. Discret sur les raisons de son emprisonnement, il m'apprit juste qu'il avait purgé vingt deux ans pour braquage. Cet homme à l'allure fauve m'effrayait et je fus tout heureux de quitter la prison quelques semaines plus tard.

En 1936, sur les traces de Jean Gouvier, je me rendais aux Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirschen sous l'identité de John Davies, agent gérant l'argent des sportifs. Je me présentais aux champions olympiques en leur proposant de m'occuper au mieux leurs intérêts financiers, leur image de marque et de leur permettre ainsi de se consacrer entièrement à leur sport. Malheureusement, j'avais peut-être présumé des sommes circulant parmi les athlètes car j'essuyais de nombreux refus. Ainsi, la proie que je chérissais tout particulièrement m'échappa : il s'agissait d'*Ivan Ballangrud*, un allemand triple champion olympique de biathlon qui allait à l'occasion de ces olympiades remporter son quatrième titre, mais sous les couleurs de la France, cette fois. Je réussis à m'inviter à sa table le soir de sa victoire. Mais nous étions une vingtaine de convives et je ne parvins pas à recueillir l'attention du champion. En revanche, je dus subir pendant tout le repas les assauts d'une jeune skieuse sans le sou que mes propositions avaient intéressé et qui voulait m'engager. Je laissais à cette pauvre fille une de mes fausses cartes de visite afin de m'en débarrasser en lui promettant de la recevoir à la fin des Jeux.

En octobre 1937, suite aux leçons de Jean sur le diamant, je me présentais dans les réceptions mondaines sous le nom de Peter Davies, grand joaillier américain et j'attirais les écervelées dans mon cabinet afin de leur subtiliser leurs pierres pour les échanger contre d'habiles reproductions confectionnées par un ami que Jean m'avait présenté. C'est dans ces circonstances que je fis la connaissance de **Anne Evras** lors d'une soirée mondaine à Lausanne. Il s'agissait d'une femme facile qui se jeta dans mes bras alors que je la raccompagnais à son hôtel. Je ne sais ce qui l'attirait le plus en moi : l'homme ou le joaillier. Anne ne s'embarrassait pas de scrupules : en effet, la dame était mariée à un certain **Edouard**, médecin de son état mais bien piètre amant comparé à mes talents selon ses dires. Je riais sous cape en imaginant sa surprise si elle m'avait su homosexuel. Après une nuit torride où j'avais eu tout le loisir d'admirer la superbe bague qui ceignait son petit doigt gauche, je m'éclipsais en lui proposant de me rendre visite à ma boutique la semaine suivante pour admirer mes modèles. Je profitais du délai pour commander à l'ami de Jean une copie de cette fameuse bague.

Une semaine plus tard, Anne me rendit visite. Prétendant de lui faire essayer mes modèles, je la priais de retirer sa bague. Pendant qu'elle admirait ma camelote, j'échangeais son joyau contre la reproduction. La sotte n'y vit que du feu. Sa visite se termina par une nouvelle étreinte sauvage au milieu de mes faux bijoux : la dame semblait avoir un appétit sexuel difficile à contenter. Elle me dit devoir repartir le soir même rejoindre son mari à Lyon. Je prenais donc quelques jours à Lausanne pour régler différentes affaires, convaincu qu'Anne était bien loin. Mais alors que j'allais rejoindre Jean à Paris, elle reparut à ma boutique. Aussitôt ma porte ouverte, elle me plaqua contre un mur et me chevaucha sauvagement à mon grand déplaisir. Une fois repue, elle m'avoua que son mari venait de se lancer dans de grands projets qui lui prenaient tout son temps et que de ce fait, elle avait tout loisir de venir assouvir sa libido auprès de moi. Curieux, je m'enquis des projets du mari : Edouard Evras travaillait dans le plus grand secret à l'élaboration d'un dossier de candidature pour l'organisation des Jeux Olympiques de 1944. Le projet était mené par **Auguste Andrieux**, maire de Briançon et Evras avait l'intention de briguer la mairie de Serre-Chevalier aux élections municipales de juin 1938 comme il l'avait déjà fait sans succès en 1928 et 1933. De plus, j'appris que le bon docteur participerait en décembre à une expédition dans l'Himalaya. Tout cela réjouissait fort l'épouse délaissée. . . que j'abandonnais sans un mot dès le lendemain matin afin de rejoindre Jean.

Mon récit enthousiasma mon amant. Il me conseilla vivement de me mettre en contact avec le mari d'Anne afin de voir quel bénéfice je pourrais tirer de leurs grands projets. Il me rappela par son expérience passée combien le sport pouvait être un bon moyen de faire fortune. Je décidais donc de participer à l'expédition afin de rencontrer Edouard Evras. L'équipée était menée par **Laurent Laloux**, un alpiniste reconnu. Les autres protagonistes étaient **Lord Mortgage**, un militaire anglais à la retraite marié à une parente éloignée de la famille royale, et **Clara Olsen**, une riche héritière d'une usine de skis norvégienne. Je me présentais pour ma part sous le nom de **Dwayne Davies**, architecte américain ayant participé aux développements des infrastructures mises en place pour les Jeux de Lake Placid en 1932. C'est sous cette identité que je fis la connaissance d'Evras. Mais ce fut Mortgage qui fut le plus ébahi lors de notre rencontre : il m'avoua que j'étais le portrait craché de son fils Paul qui aurait eu environ mon âge s'il n'avait pas disparu dans un malencontreux accident de montagne dans les environs de Briançon, quatre ans auparavant. Il me précisa même que le corps n'avait jamais été retrouvé. Cependant, avant même que je ne puisse élaborer un plan pour profiter de cette extraordinaire coïncidence, un événement tragique vint marquer notre équipée. . .

Alors que nous avançons pesamment les uns derrière les autres contre un vent terrible et des bourrasques de neige, Laloux qui se trouvait en tête se mit soudain à accélérer de façon inattendue. A l'arrière, les plus faibles commençaient à peiner : Mortgage à cause de son grand âge et Olsen qui n'était qu'une femme furent les premiers lâchés. Je suivais tant bien que mal mais bientôt Evras me distança en tentant de rejoindre Laloux. Comme j'étais seul dans la tempête de neige, j'entendis des éclats de voix venant de l'arrière « *Souviens-toi. . .* » puis un grand cri ! Je fis demi-tour pour tomber nez à nez avec Olsen qui m'annonça froidement que Mortgage avait fait une chute mortelle dans un précipice, me défiant du regard de la contredire. Bien au contraire, je lui laissais entendre que Laloux portait l'entière responsabilité de l'accident à cause de son accélération. Après avoir rejoint Evras et l'avoir mis au courant du drame, nous décidâmes de faire payer Laloux. . . Au sens propre du terme ! Nous conclûmes donc un accord avec l'alpiniste, acculé par notre union. Nous ne mentionnerions pas son comportement s'il nous versait à chacun d'entre nous une rente mensuelle de deux cents francs pendant un an. Je n'avais donc pas eu le temps de profiter de ma ressemblance avec le fils disparu de Mortgage. En revanche, en ce qui concerne mon objectif d'origine, j'avais réussi à convaincre Evras de m'introduire auprès de l'équipe d'Andrieux. A notre retour en France, une mauvaise surprise m'attendait : Anne Evras était présente à la descente de l'avion pour attendre son époux et m'aperçut. Je réussissais néanmoins à m'éclipser rapidement avant qu'elle ne m'approche mais j'avais été vu !

Dès lors, je logeais dans un hôtel de Briançon et je fis la connaissance d'Andrieux et de ses collaborateurs : **Philippe Pelissier**, l'adjoint au maire mais aussi son ami d'enfance et son notaire. On me parla également de **Florence Faure**, l'assistante au sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs mais la dame n'était pas présente à Briançon. Elle aussi contribuait au projet d'Andrieux. Ils me demandèrent de réaliser rapidement une maquette de projet des équipements à mettre en place. En effet, Andrieux devait annoncer ses intentions pour sa région lors d'une réception qu'il organiserait à son domicile le 13 mars. J'appris que Laloux serait également convié : ce serait pour moi l'occasion de percevoir ma petite rente mensuelle. Deux semaines après mon arrivée à Briançon, je recevais à mon hôtel un billet d'Anne Evras qui avait retrouvé ma trace je ne sais comment : « *Rendez-moi ma bague ou je révèle votre duplicité au grand jour* ». Cette sotte avait découvert le pot aux roses et me menaçait ! Sans m'affoler, je lui répondis donc : « *Cette bague est le gage de votre silence. Elle vous sera discrètement rendue le 13 mars* ».

Malheureusement pour moi, la fameuse bague se trouvait toujours en Suisse chez mon ami faussaire ! Je me rendais donc à Lausanne afin de la récupérer et réfléchissais à un moyen de lui faire traverser la frontière sans souci. Dans le même temps, je devais réaliser la maquette et le devis réclamé par Andrieux. Après avoir établi des plans succincts, je m'adressais à un cabinet d'architectes suisse, « *Augier et fils* », en leur passant commande de la dite maquette. Une fois celle-ci réalisée, je m'introduisis chez l'architecte afin de la dérober et de récupérer mes plans. Je cachais alors habilement la bague à l'intérieur de la maquette, plaçais une plaque « *Dwayne Davies - Architecte* » par dessus la plaque « *Augier et fils* » posée sur la maquette et je l'expédiais à Briançon par la poste. Une fois de retour en France, j'envoyais une lettre à mon amant Jean Gouvier lui promettant de lui raconter mes exploits dès mon retour à Paris, après la soirée du 13 mars qui devait faire ma fortune !

Hier, j'ai eu une vive altercation avec Auguste Andrieux : ma maquette n'est toujours pas arrivée à Briançon ! J'ai fait preuve de prudence en l'expédiant par la poste mais je ne me doutais pas des délais faramineux que cela impliquait. J'ai pris mes renseignements et on m'a annoncé que le colis serait bien livré aujourd'hui. Mais à onze heures ce matin, toujours rien, ni à mon hôtel, ni chez le Maire. Inquiet, je pars pour la poste. Là, je tombe sur **Camille Pichon**, le guichetier qui me semble tout retourné. Je lui demande des nouvelles de mon colis. Il m'apprend que le fourgon postal a été victime d'un attentat du Mouvement des Défenseurs des Cimes peu après son départ de la poste et que le conducteur a été mené à l'hôpital de toute urgence. C'est bien ma chance ! Je ne sais pas qui sont ces fous furieux mais ils me mettent dans l'embarras. Sans la maquette et sans la bague, la soirée ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices. Mais pas question de renoncer ! Faute de mieux, je pourrais présenter mes plans.

Dépité, je rentre à mon hôtel pour me changer pour la soirée. Et là, j'ai la surprise de voir ma nouvelle voisine qui est arrivée la veille expédier de sa chambre sans ménagement un visiteur. Il s'agit d'un ecclésiastique, visiblement choqué de son attitude. Elle crie à tout va que sa vie privée ne regarde qu'elle et qu'il n'a pas à s'en mêler. Chaude ambiance ! Je crois même que, toute à sa colère, elle n'a pas remarqué ma présence. Enfin, cette affaire ne me regarde pas et j'ai assez de soucis pour la soirée !